



La vie culturelle russe des années 1990

Hélène Mélat

► To cite this version:

Hélène Mélat. La vie culturelle russe des années 1990 . La Revue russe, 1996, <10.3406/russe.1996.1895>. <hal-01389796>

HAL Id: hal-01389796

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01389796>

Submitted on 29 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vie culturelle en Russie au début des années 1990

Hélène Mélat

Citer ce document / Cite this document :

Mélat Hélène. La vie culturelle en Russie au début des années 1990. In: Revue Russe n°9, 1996. La Russie : quel avenir ? pp. 91-102;

doi : 10.3406/russe.1996.1895

http://www.persee.fr/doc/russe_1161-0557_1996_num_9_1_1895

Document généré le 04/03/2016

Hélène MÉLAT

La vie culturelle en Russie au début des années 1990

Avec l'effondrement du régime bréjnévien, puis du communisme, la vie culturelle, à l'instar de la vie sociopolitique, s'est radicalement transformée en quelques années. Les bouleversements politiques et sociaux ont eu des conséquences évidentes sur le statut de l'art et de l'artiste et sur le rapport entre l'artiste et le pouvoir.

Le paysage littéraire

Retour en arrière

La littérature soviétique se définissait presque exclusivement par rapport au pouvoir : elle y adhérait totalement, et c'était la littérature officielle, ou « littérature de secrétaire de parti » (*sekretarskaïa literatura*), elle le rejetait totalement, et c'était la littérature dissidente, ou bien elle composait avec, jouant de la langue d'Ésope et de la lecture entre les lignes, et c'était la « littérature sincère »¹, ni officielle, ni dissidente. Viktor Erofeev a comparé la littérature soviétique à une « tour majestueuse »². Il existait une hiérarchie bien précise du milieu littéraire : tout en haut habitaient les écrivains officiels, puis on occupait les étages suivant sa relation aux autorités, les dissidents se retrouvant dans les caves, place naturelle de l'underground. Selon la belle formule d'Anatoli Kourtchatkine, le pouvoir était pour la littérature un « puissant bouillon de culture »³, le fleuve où l'écrivain puisait son inspiration et son écriture. La littérature bénéficiait de l'omniprésence des autorités dans la vie culturelle : l'existence d'une censure forte qui muselait les médias et l'opinion publique obligeait l'écrivain à assumer les rôles que remplissent dans les démocraties le journaliste, le polémiste, le philosophe, ce qui se situait d'ailleurs

Hélène Mélat est maître de conférences à l'Université de Paris IV – Sorbonne.

dans la droite ligne de la tradition du XIX^e siècle. C'était une littérature gloutonne, obèse et enflée, dévorant tous les domaines de la réflexion. « Écrivain, cela sonnait fier », écrit Anatoli Kourtchatkine, parodiant la célèbre formule de Gorki⁴. De fait, l'écrivain, s'il apprivoisait les autorités, bénéficiait d'un statut social élevé et disposait d'avantages divers. L'U.R.S.S. devait d'ailleurs être l'un des rares pays où existait un institut formant les futurs écrivains (l'Institut de littérature Gorki, qui existe toujours), une sorte d'école des Beaux-Arts pour littérateurs. Cet institut, les Unions d'écrivains, les villages de datchas (l'exemple le plus chic étant Peredelkino) contribuaient à officialiser cette profession et à lui donner un statut solide. La littérature était sacralisée, presque érigée en religion, et le monde littéraire abondait en rituels divers : congrès, séjours dans les datchas, attributions de prix et de décorations. En échange de son aide matérielle et finalement morale, l'État exigeait une conformité à ses postulats idéologiques. C'était à l'écrivain de vivre et de créer dans cette proximité idéologique. L'étatisation et la bureaucratisation de l'art le structuraient et le cloisonnaient, de même que l'étatisation de la vie sociale structurait et cloisonnait les consciences.

L'âge d'or

Lorsque le régime totalitaire s'effondre, les donnes de la culture changent et les catégories qui étaient bien séparées se mélangent, des frontières s'effacent tandis que d'autres apparaissent : du majestueux édifice, il ne reste que des ruines, le fleuve puissant s'est divisé en deltas, un autre paysage se dessine. Plusieurs étapes marquent la déconstruction du monolithe de la littérature soviétique. La première étape, au tout début de la perestroïka, constitue l'apogée de la littérature toute puissante, avec la publication d'œuvres de dénonciation (« publicistiques », suivant le terme russe) sur les problèmes présents de la Russie (les « trois P » ayant ouvert le feu : *Pojar* (l'Incendie) de Valentin Raspoutine, *Plakha* (le Billot) de Tchinguiz Aïtmatov, *Petchalny detektiv* (Triste Polar) de Viktor Astafiev ou sur son passé et essentiellement le stalinisme. Il s'agit d'une restauration des « taches blanches » de l'histoire, de ces pages rayées officiellement de la mémoire des Soviétiques. La deuxième étape marque la reconstruction de la littérature russe, le recollage de ses morceaux épars : on publie la « littérature restituée » (*vozvrachtchaïemaïa literatura*), c'est-à-dire les œuvres interdites auparavant et celles des écrivains émigrés. Le tirage des revues augmente considérablement et c'est un nouvel âge d'or que connaissent *Novy Mir*, *Znamia*, *Oktiabr*. *Ogoniok* comptait 513 000 abonnés début 1987 et 1 315 000 début 1988, soit presque trois fois plus. En 1989, la publication de l'œuvre de Soljenitsyne est le dernier maillon de la chaîne réparée des temps. Toute la vie

culturelle et même politique passe alors par la littérature — certains écrivains ont même été élus députés du peuple au niveau national ou républicain. Les discussions politiques sont de plus en plus vives et les opinions se tranchent, divisant très nettement le monde littéraire en deux grands courants : démocratique et « patriotique ». La littérature est une tribune où se déroule un véritable débat idéologique. D'après le satiriste Mikhaïl Jvanetski, il était à l'époque « plus intéressant de lire que de vivre »⁵. C'est le dernier exemple de l'unité et de l'enthousiasme du lectorat, d'adhésion massive à la lecture et c'est la dernière fois que la littérature assume tous les rôles au sein de la société, qu'elle apporte des réponses et se fait « directrice des consciences ». Ainsi ces années sont-elles le chant du cygne de la littérature « sociale » (exprimant un engagement, qu'il soit pour ou contre le pouvoir), car progressivement les médias commencent à jouer leur rôle.

La désacralisation de la littérature

Que se passe-t-il après cette vague de publications ? C'en est fini du « littératurocentrisme », de la domination de la littérature sur la vie culturelle. Viktor Erofeev, toujours provocateur, a annoncé la mort de la littérature soviétique dans un article au titre signifiant : « Oraison funèbre pour la littérature soviétique »⁶. Rouslan Kireev, qui s'était violemment insurgé contre cet article juste après sa parution, m'a déclaré début octobre 1994 que « la liberté a tué la littérature ». Il est certain que c'est d'une mort qu'il s'agit : celle du rôle idéologique de l'art. L'art reprend une place plus discrète, plus élitiste.

Après la publication des monuments de la littérature, il s'est produit un phénomène de lassitude, l'excitation de la nouveauté a fait place à une indifférence de plus en plus grande d'une part importante du public. Une désaffection massive s'est produite, une « alexie » pour reprendre le terme du critique Vladimir Novikov⁷. Il y a eu une sorte d'indigestion, certaines œuvres ont déçu les lecteurs (par exemple la littérature émigrée ne comporte pas que des chefs-d'œuvre, mais d'une certaine manière elle avait été mythifiée, et on attendait beaucoup plus de sa lecture), qui se sont également rendu compte que la publication d'œuvres, aussi géniales soient-elles, n'avait pas bouleversé le monde ni changé des conditions de vie toujours difficiles pour la majorité d'entre eux. Même la publication des œuvres de Soljenitsyne n'a pas eu la résonance que l'on pouvait attendre. Toute une partie du public a rejeté en bloc la littérature « idéologique », sombre (la littérature sur les camps, sur la vie quotidienne « noire », désignée sous le terme de *tchernoukha*) et s'est tournée vers une littérature plus légère, de distraction, avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle était nouvelle sur le marché.

La division de la culture

À l'afflux de la littérature « restituée » a donc succédé le flux de la littérature et de la culture de masse. Le lectorat s'est très nettement divisé en deux : une petite minorité qui continue à lire les œuvres de « série A », si l'on peut dire, et une grosse majorité qui se délecte des œuvres de série B, essentiellement anglosaxonne⁸, policiers (Agatha Christie, James Hadley Chase, Mary Higgins Clark), romans sentimentaux (Barbara Cartland, scénarios des séries télévisées à l'eau de rose mexicaines ou brésiliennes et soap-opéras), érotisme et pornographie (Sergueï Tchouprinine parle d'une « érotisation de la société »⁹). Le commerce des journaux très populaires du type *Détective* (*Soverchenno sekretno* par exemple), des revues spécialisées — les journaux féminins (*Cosmopolitan* est traduit en russe), les ouvrages où l'on trouve des conseils pour élever ses animaux et sur la santé, les revues ésotériques (*Orakoul*) —, est florissant, de même que celui des cassettes vidéos. Dans les théâtres et les cinémas, la variété et le style hollywoodien rapportent beaucoup plus d'argent et attirent plus les foules que les mises en scène de pièces plus sérieuses (même si l'intérêt pour les recherches théâtrales demeure très vif, la Russie restant un grand pays de théâtre).

La culture devient ainsi l'une des composantes de la société de consommation, et la littérature elle-même seulement une composante de la culture. Le fleuve retrouve son lit et devient rivière dans une société dominée par le souci de l'argent. Car c'est bien l'argent qui est pour l'instant la colonne vertébrale de la société russe. On en parle sans arrêt et on passe beaucoup de temps à en chercher. Les intellectuels comme les autres, et même plus que beaucoup d'autres, eu égard à la diminution drastique de leurs revenus.

La condition d'écrivain

La situation de l'écrivain s'est considérablement dégradée en quelques années. L'État ne le paie plus si largement, et dans bien des cas, ne le paie plus du tout. L'Union des écrivains s'est scindée en plusieurs unions, hostiles les unes aux autres, et l'appartenance à ces unions ne garantit plus l'attribution de contrats ni le paiement d'une retraite. La différence de niveau de vie est particulièrement nette pour les écrivains quinquagénaires (ou plus âgés), pour qui il est difficile de s'adapter à cette nouvelle condition de l'écrivain et à sa place d'arrière-plan dans la société. Lors de mon séjour à Moscou en octobre 1994, j'ai choisi de rencontrer deux écrivains et un critique de cette génération charnière : Anatoli Kourtchatkine et Rouslan Kireev, et Sergueï Tchouprinine, actuellement rédacteur en chef de la revue

Znamia. Selon leur propre expression, ils étaient « largement connus dans un cercle étroit » et gagnaient très bien leur vie.

Les chiffres

Rouslan Kireev avec la publication d'un roman pouvait vivre un an dans d'excellentes conditions, sans que sa femme ne travaille ; maintenant, cela lui permet de vivre seulement un mois, et sa femme a été obligée de retravailler, comme celle d'ailleurs de Kourtchatkine. Rouslan Kireev publie dans beaucoup de mensuels et revues. En octobre 1994, le minimum vital mensuel était de 100 000 roubles¹⁰, le salaire moyen de 250 000. À titre de comparaison, un comptable dans une structure commerciale privée gagnait trois millions de roubles par mois... Les honoraires des écrivains étaient — et demeurent — extrêmement bas. Pour 22 pages dactylographiées (un folio) l'honoraire variait de 20 000 roubles (la revue *Strelets*) à 110 000 (*Kontinent*), en passant par 80 000 (*Znamia*). Ce sont les journaux qui paient le mieux : pour une page dactylographiée, *Ogoniok* payait en octobre 1994 entre 8 et 10 000 roubles (10 000 roubles = huit litres de lait), *Rossia* 7 000. Kireev avait parallèlement un contrat d'un an avec le journal *Troud* où il tenait une rubrique. Il touchait un salaire fixe de 90 000 roubles par mois, plus des honoraires. Enfin, Kireev enseigne à l'institut Gorki de littérature, où il y a malgré la conjoncture toujours des étudiants. Là, son salaire était à l'époque de 100 000 roubles par mois (cela serait un peu plus élevé s'il était docteur). Pour son dernier livre paru, un recueil de nouvelles plus ou moins anciennes, Anatoli Kourtchatkine a reçu 190 dollars. Il gagne également de l'argent en travaillant à Radio-Liberté.

La mode des prix

C'en est donc bien fini de l'époque où l'écrivain pouvait vivre de sa plume. Un prix littéraire permet de « souffler » un peu. Le Booker prize, attribué quatre fois, en 1992 à Mark Kharitonov pour *les Lignes du Destin ou la Mallette de Milachévitch*, en 1992 à Vladimir Makanine pour *Une table recouverte de drap avec une carafe au milieu* et en 1994 à Boulat Okoudjava pour *le Théâtre aboli* et en 1995 à Gueorgui Vladimov pour *le Général et son armée*. Il existe également un « mini Booker », dont a bénéficié la revue *Vestnik novoi literatoury* en 1992, ex-aequo avec la revue *Solo*). Ce prix permet de vivre un ou peut-être deux ans. Kourtchatkine a reçu un prix pour son roman *la Gardienne*, décerné par la rédaction de la revue *Delovoï mir* dans le cadre des primes du fonds *Znamia*, prix qui se monte à 500 dollars, soit début octobre 1994 à 1 500 000 roubles.

Le rôle de l'État

L'État a voulu à un moment aider ses écrivains orphelins, et il avait décidé d'allouer une bourse à 150 d'entre eux, d'un montant de 100 000 roubles par mois (donc le minimum vital mensuel) ; parmi les écrivains choisis il y avait des écrivains aussi divers que Rouslan Kireev, Anatoli Kourtchatkine, Vassili Belov, Mikhaïl Kouraev, Gueorgui Vladimov. L'État a payé un mois, mais il n'a pas pu assumer cette charge. Dans tous les domaines de la culture (théâtre, cinéma, art), l'État ne peut plus aider substantiellement les créateurs¹¹. Il est devenu impossible d'entretenir des grosses troupes permanentes, qui étaient un phénomène typique des pays de l'Est. L'État aurait plutôt une politique incohérente. Il donne quand même des subventions (même une grosse revue comme *Znamia* ne pourrait subsister sans aide gouvernementale), mais impose aussi lourdement. Confronté à ce désengagement, l'écrivain doit trouver un financement, et le mot le plus courant et le plus à la mode en ce moment en Russie est certainement celui de sponsor. On observe ici ce qui se passe à l'échelle du pays entier : une privatisation du marché artistique.

La condition des « jeunes écrivains »

Les écrivains plus jeunes agissent comme les « anciens de l'underground », qui n'étaient pas intégrés dans le système soviétique, et gagnent leur vie avec un travail alimentaire : Dimitri Bakine (né en 1964) est chauffeur, Sergueï Kaledine (né en 1949) a fait toutes sortes de métiers manuels, y compris fossoyeur, qu'il décrit dans *Humble Cimetière*. Si l'on a un talent particulier, on se recycle : un poète de mes amis vit très bien grâce à ses connaissances astrologiques et établit des horoscopes, donne des consultations. On écrit du commercial : Anatoli Afanasiev, de la même génération que Kireev, gagne sa vie en écrivant des romans policiers. La seule source de grand bénéfice reste les contacts avec l'Occident : l'enseignement, des conférences, la parution d'un livre chez un éditeur occidental. Kireev en un mois de cours en Italie a gagné autant qu'en trois ans en Russie. C'est cette même démarche que l'on retrouve dans les fréquentes tournées à l'étranger d'une troupe théâtrale comme celle de Lev Dodine du théâtre Maly de Saint-Pétersbourg. À ces difficultés vient s'ajouter le fait qu'il n'est pas toujours très facile de se faire éditer en livres : le marché de l'édition a lui aussi bien changé.

L'édition

L'invasion de la culture de masse

Au début de la perestroïka et parallèlement au processus de restauration de la littérature, qui restait la prérogative des grosses revues et des éditions d'État, une multitude de maisons d'édition privées et de revues se sont créées. Dans les premiers temps c'était un « business », pour reprendre un mot très à la mode dans la Russie d'aujourd'hui, très lucratif (les bénéfices pouvaient atteindre 500 %) et ces maisons éditaient tous les best-sellers occidentaux, d'abord, pour éviter de payer des droits, les classiques (Alexandre Dumas, la série des *Angélique*, Agatha Christie), puis les best-sellers des dix dernières années. En 1991, il y avait environ cinq publications par semaine d'œuvres de ce type. Mais il n'y a pas eu de politique concertée ni de coordination, une même œuvre pouvait sortir dans plusieurs éditions en même temps, les traductions étaient mal payées et donc faites par des gens pas toujours compétents, et enfin les titres se sont épuisés, et on a traduit le tout venant, sans s'attarder sur la qualité des œuvres... Cela a créé une saturation du marché, la littérature qui était en déficit est devenue un surplus et les invendus ont commencé à s'entasser dans les entrepôts et les magasins. De surcroît, voyant les succès des maisons d'édition, les fournisseurs de papier, de carton, les transporteurs ont augmenté leurs prix. La fin de l'année 1993 marque une crise dans ce secteur.

Le retour du réalisme socialiste et la russification

Dans le domaine de la culture de masse, se profile donc également un phénomène de saturation, et une des manifestations intéressantes de l'évolution des goûts des lecteurs est le regain d'intérêt très récent pour les grands classiques du réalisme socialiste, qui constituaient en quelque sorte la littérature de série B nationale de l'U.R.S.S. Le mode de fonctionnement est identique, même si l'idéologie véhiculée est très différente. Ce n'est pas un retour idéologique, cette littérature ne revient que comme une des facettes de la culture de masse. L'exaltation de sentiments et de valeurs simples (respect pour les parents, protection des enfants) et les happy end rassurent le lecteur. Il faut noter aussi une tendance à la russité dans la culture de masse : les romans sentimentaux se passent en Russie, avec des héros qui portent des noms russes. On réédite les romans policiers russes, comme *Notes d'un juge d'instruction* de Lev Cheïnine, qui était procureur sous Staline. Cela illustre une des caractéristiques du marché de l'édition russe actuel : on y publie tout, de la graphomanie érotomane aux chefs d'œuvre de la littérature et de la critique mondiales.

L'explosion des revues

Parallèlement à cette culture de masse, se maintient une culture élitiste, qui a ses créneaux d'édition et de vente. Ce sont les revues qui véhiculent les textes d'avant-garde et l'ex-underground. Il en est sorti une quantité impressionnante vers la fin des années 80, avec des rythmes de parution irréguliers, dans toute la Russie. À Moscou, Saint-Pétersbourg, mais aussi Ekaterinbourg et partout en province. De la plus belle et luxueuse comme *le Siècle d'Or* (*Zolotoï Vek*) ou *Notre Héritage* (*Naché naslédié*), à la plus modeste, comme *Labyrinthe ex-centre* (*Labirint eks-tsentr*) ou *Babylone* (*Vavilon*). Certaines revues publient des textes de samizdat, d'autres se sont spécialisées dans la sémiotique, comme la très intéressante *Novoe literaturnoe obozrenie* (qui n'a rien à voir avec *Literaturnoe obozrenie*, une des revues « classiques » qui a d'ailleurs refait son look), qui dans son n° 3 présente tout un dossier sur l'école de Tartu, et son représentant le plus célèbre, Iouri Lotman. Bakhtin, Lotman, des structuralistes sont publiés, en particulier dans la collection « ad marginem ». Le « Fonds humanitaire Pouchkine » (GFP) est l'exemple d'une initiative intéressante et tout à fait typique des débuts de la perestroïka : réunir une bibliothèque des textes de samizdat, créer un centre de littérature, pour établir un lien entre les auteurs. Le fonds a ainsi édité un *who's who*, où figurent des écrivains ayant publié en samizdat ou dans des revues d'underground. Il a réalisé un journal à la parution irrégulière, édité des livres. Début octobre 1994, le fonds était en panne de sponsor, ce qui illustre bien la précarité de beaucoup de ces revues. Certaines ont disparu, ne sont parues qu'une ou deux fois. Le tirage de la revue *Index*, éditée par le fonds humanitaire Pouchkine et publiant des textes de revues du samizdat, est significatif. Il y a eu deux numéros : le premier a été tiré en 1990 à 7 000 exemplaires, le second en 1993 à... 700. C'est le même phénomène pour les grosses revues : *Znamia* a tiré à plus d'un million d'exemplaires pendant les années dorées de la perestroïka, à la fin des années 80, fin 1994 à une moyenne de 60 000, ce qui représente presque 20 fois moins¹². L'avenir des revues n'est pas assuré, certains critiques pensent même qu'est venue la fin de la vie littéraire centrée autour d'elles. C'est là encore une normalisation, ou peut-être faut-il parler de standardisation, de la vie littéraire en Russie.

La distribution

Il existe donc malgré tout une édition non commerciale, on publie même à compte d'auteur. Certaines éditions publient du commercial et se permettent ainsi d'éditer également de l'avant-garde ou des jeunes auteurs (démarche bien connue en Occident et dont les Russes font l'apprentissage). Ces livres sont distribués dans un réseau très

étroit de librairies « intellectuelles » : à Moscou la librairie « Gileïa » ou encore la « librairie-salon du 19 octobre ». Ce sont des endroits très exigus, une ou deux pièces au rez-de-chaussée de vieilles maisons, sans vitrines, ce qui accentue le côté confidentiel de la fréquentation de ces lieux. Les prix des revues variaient en octobre 1994 entre 1 500 et 2 500 roubles (un kilo de saucisson coûtait 9 000 roubles, un litre de lait 1 200). Cependant se procurer un livre n'est pas toujours chose facile, même si ça l'est beaucoup plus qu'avant. Les difficultés de transport des livres font qu'ils sont parfois stockés chez l'éditeur, et l'auteur doit les apporter lui-même dans les librairies, ou encore ils s'empilent chez la personne qui les a fait éditer à son compte. Les revues de province arrivent assez mal à Moscou. On connaît les difficultés d'acheminement et les retards de livraison des revues vers l'étranger, ces problèmes existent maintenant même à l'intérieur du pays.

Le triomphe de l'apparence

En ce qui concerne le livre de fiction, la majorité des éditeurs suivent la loi du marché et du commerce. Bon nombre des nouveaux éditeurs privés sont des hommes d'affaires n'ayant pas toujours du goût pour la littérature et ne voient en elle qu'une source de profit. Comme en Occident, il devient difficile de « faire passer » une œuvre non commerciale, qui se vend moins. Les éditeurs découvrent que l'extérieur du livre joue un rôle important : les livres avec une couverture souple se vendent moins bien en gros car les revendeurs les stockent moins facilement. Kourtchatkine était très affecté parce que son dernier livre, *Notes d'un extrémiste*, a une couverture souple et se vend très mal. Les best-sellers ont des couvertures dures et rutilantes, avec de grosses lettres dorées (comme dans l'édition américaine ou occidentale d'ailleurs) et on arrive à un paradoxe : le livre de consommation destiné à être jeté ou oublié rapidement devient en soi un objet luxueux, alors que le livre d'une littérature moins facile est petit et ne paie pas de mine. Alexandre Kabakov par exemple a eu de la chance, ses livres ont des couvertures très attirantes, sans doute grâce à l'élément policier et fantastique de ses romans. Les vitrines des kiosques sont très bigarrées.

Le climat culturel

L'écrivain sur la touche

Tous ces éléments font que bien des écrivains sont découragés. Il y a d'ailleurs eu plusieurs suicides, le thème du suicide est présent dès le début de la nouvelle qui ouvre le dernier recueil de Kourtchatkine cité plus haut et qui s'appelle *la Guillotine*. Kireev comme

Kourtchatkine se sont plaints de leur inutilité, de leur mise sur la touche. Avant, une œuvre ou un article avaient une résonance, les rédactions recevaient des coups de téléphone, des lettres de lecteurs, les débats et discussions étaient typiques de la presse littéraire et représentaient une soupape de sécurité, une « Otdouchina » (intermède) pour reprendre le titre d'une œuvre de Makanine, où un marchand de meubles — représentant selon Makanine l'époque des années 1970-1980 qui a accouché de l'époque ultra-matérialiste d'aujourd'hui — prend pour maîtresse une poétesse qui est pour lui sa petite bouffée d'air, mais qu'il sacrifie à l'avenir de ses fils. Kireev a évoqué avec nostalgie le fait que quand son roman *le Vainqueur* est sorti (c'était en 1979), il y avait une liste d'attente dans les bibliothèques pour le numéro de *Novy Mir* où il était paru. La littérature était également un moyen de lutter contre sa solitude idéologique : trouver chez un auteur, même à l'état d'allusion ou de simple intonation, une pensée personnelle était un grand réconfort et un soutien moral. La société ne passe plus par la littérature et pour les écrivains de cette génération (et pour les plus âgés, c'est souvent encore plus douloureux), cela représente l'effondrement de ce qui structurait leur vie.

L'éclatement

Sur ce fond, le climat culturel n'est pas au beau fixe. On peut remarquer un phénomène très prononcé de clans, qui est apparu au début de la perestroïka, quand la chape de plomb qui comprimait les oppositions s'est soulevée et que la littérature a pris un tour très publicistique et polémique. L'opposition démocrate/patriote s'est renforcée pour former deux univers qui ne se fréquentent pas du tout : les lecteurs de *Znamia* ou *Novy Mir* ne liront jamais *Molodaïa Gvardia* ou *Nach Sovremennik*. L'hostilité est grande entre les groupes (mais on la sentait déjà dans la « critique » littéraire soviétique, qui accusait, mettait en cause l'auteur qui ne lui plaisait pas, comme cela s'est passé avec Trifonov, les « écrivains de quarante ans » et d'autres, héritage des cabales de l'époque stalinienne). Un des mots les plus employés aujourd'hui est le mot « toussovka », qui revient constamment pour désigner les groupes. À l'origine c'est une réunion informelle. Ce sont des présentations de livres, de films, des soirées de revues, des remises de prix, diverses manifestations qui remplacent les anciens rituels officiels que j'ai évoqués plus haut et ceux de l'underground (les happenings, les soirées chez les uns ou les autres). Souvent ces manifestations ont un caractère de promotion, de publicité et suivant le degré de richesse du sponsor, on a droit après à un cocktail, qui porte le joli nom de « fourchet » (la fourchette : petite trace du rayonnement français). Natalia Ivanova, rédactrice en chef

adjointe de *Znamia*, remarque dans un article acide¹³ le snobisme qui entoure cette vie (le « *byt* ») littéraire : la présence à telle ou telle manifestation finit par remplacer l'écriture elle-même et la réputation d'un écrivain se fait à partir de cette présence, et donc de sa conduite dans le milieu littéraire, plutôt qu'à partir de son œuvre. Le phénomène de mode (en particulier dans le milieu des critiques) a remplacé pour l'instant le concept de « processus littéraire ». Selon la formule de Tchouprinine, « le processus littéraire a débouché dans l'espace littéraire »¹⁴. Les gens se lisent peu entre eux, très peu de critiques lisent tout ce qui est publié et la diminution en nombre des articles critiques (qui s'explique par les honoraires très bas des critiques) ne permet plus au lecteur de s'orienter dans la masse des œuvres éditées. Sont à la mode par exemple les auteurs jeunes et inconnus et de province.

Cependant, apparaît une flexibilité nouvelle ; certaines grosses revues (c'est le cas surtout de *Znamia*) ont fini par publier des auteurs sortant de leur champ artistique habituel : les conceptualistes comme Dimitri Prigov (qui publie dans beaucoup de revues et passe à la télévision, renversement des époques incroyable !), Evgueni Popov, Vladimir Sorokine. Ici, les frontières s'effacent, on y trouve maintenant beaucoup d'auteurs de l'émigration, et il faut sans doute dire maintenant de l'ex-émigration, car un certain nombre d'entre eux reviennent ou en tout cas sont publiés à côté des auteurs de l'intérieur. Édouard Limonov, un des émigrés de la troisième vague, parti aux USA en 1974 puis arrivé en France au début des années 80, enfant terrible de cette émigration de par ses textes érotiques et provocateurs, est retourné en Russie, s'est fait l'allié des thèses nationalistes de Vladimir Jirinovski, puis a publié récemment un livre-pamphlet exposant ses désaccords avec le leader ultranationaliste. Le retour de Soljenitsyne est certainement le symbole le plus parlant de cette réunion et de la reconstruction de l'unité russe. Le voir à la télévision russe devient habituel, qui l'aurait cru il y a quelques années ? Et c'est bien ce qui définit la période actuelle : la littérature est effectivement passée au second plan des préoccupations générales, mais tout se publie.

Certes, il n'est pas facile de s'orienter dans ce nouvel espace littéraire et la transition est sévère pour bon nombre d'écrivains ex-soviétiques : ils ont le sentiment de souffrir de la maladie des caissons et émergent dans cet espace littéraire en plein désarroi, ne maîtrisant pas parfaitement les nouvelles règles du jeu. Mais en revanche, les jeunes occupent la place : quand une vieille culture s'effondre, on peut tout remodeler avec une grande liberté. Et le temps de réaction par rapport à la demande est beaucoup plus rapide, plus souple : les critiques de livres paraissent maintenant non plus dans les grosses

revues, mais dans les journaux (*Segodnia*, *Nezavisimaïa Gazeta*, toujours dans *Literatournaïa Gazeta*, qui après avoir connu une éclipse, est redevenue intéressante) et donc en temps presque réel. La vie culturelle est en pleine effervescence et en pleine mutation, le milieu culturel n'est pas encore figé, ni trop hiérarchisé et le nouvel *establishment* culturel, après la chute de l'ancien, n'est pas fixé définitivement. Il existe encore des créneaux à occuper, et il y aura encore pendant un certain temps beaucoup de choses neuves. En cela la culture est le papier de tournesol qui révèle la société russe dans son ensemble.

NOTES

1. Le terme est de Viktor Toporov, in « Literatura na isxode veka », *Zvezda*, 1991, n° 3, p. 185.
2. « Pominki po sovetskoj literature », *Aprel'*, 1990, n° 2, p. 274-282.
3. « Pisatel' v sovremennoj Rossii », *Russkaja Mysl'*, n° 3930, 22.5.1992.
4. *Idem.*
5. Cité par Sergej Čuprinin, in « Normal'nyj xod », *Znamja*, 1991, n° 10, p. 222. Évoquant ces années, Georges Nivat parle de « déferlement » (« Russie libérée, Russie brouillée », *Lettre internationale*, 1992, n° 34, p. 67), Claude Frioux d'« état de choc » (« Une révolution de l'esprit », *Europe*, 1989, n° 722-723, p. 21).
6. « Pominki po sovetskoj literature », *Aprel'*, 1990, n° 2, p. 274.
7. « Promežutočnyj finis », *Znamja*, 1993, n° 9, p. 225.
8. Dans l'interview qu'il m'a accordée en octobre 1994, Sergej Čuprinin qualifie cette étape de l'évolution de la vie littéraire d'« intervention de l'étranger ».
9. « Peremena učasti », *Znamja*, 1991, n° 3, p. 227.
10. Tous les chiffres donnés dans cet article datent de début octobre 1994. L'inflation galopante rend ces prix rapidement caducs, mais ils permettent de se rendre compte du niveau de vie des écrivains. Il est à noter qu'à cette même période, un dollar valait 3 000 roubles.
11. Une des plus importants sources de subventions dans le domaine de la culture et de la recherche est le fonds de l'Américain d'origine hongroise George Soros. Créé en 1994, ce fonds aide par exemple les bibliothèques à s'abonner aux revues (la bibliothèque paie un numéro, le fonds en paie cinq).
12. Le processus de baisse continue, en 1995, le tirage moyen de la revue était de 35 000.
13. « Sladkaja paročka », *Znamja*, 1994, n° 5, p. 186-197.
14. « Normal'nyj xod », *Znamja*, 1991, n° 10, p. 228.